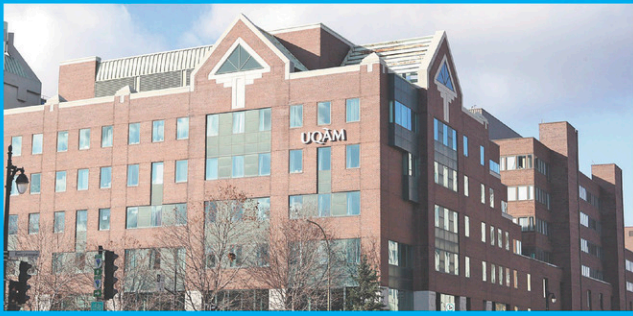


ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

PORTES OUVERTES

CAHIER THÉMATIQUE H • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JANVIER 2017



L'UQAM s'ouvre à ses étudiants d'ici et d'ailleurs *Page H 2*



Les bonnes ondes de Polytechnique *Page H 7*



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

La grande qualité de vie au Québec en général fait partie des critères qui retiennent l'attention des étudiants européens, asiatiques ou africains.

ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

Le Québec attire de plus en plus

38 000 étudiants étrangers fréquentaient l'an dernier l'une des universités que compte le Québec. Ils n'étaient que 25 000 en 2009, soit une hausse de 50 %. Le même phénomène s'observe dans les cégeps, qui comptent aujourd'hui quant à eux environ 3500 étudiants venus d'ailleurs.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN
Collaboration spéciale

« **C**e chiffre a lui aussi augmenté de 50% depuis le début de la décennie, observe Sylvie Thériault, directrice des affaires internationales à la Fédération des cégeps. C'est une volonté des collèges et de la Fédération de voir ce nombre augmenter. Nous sommes présents dans les salons de l'éducation, principalement en Europe, mais aussi en Afrique, en Asie, au Mexique, etc. »

Et si Montréal concentre la grande majorité des étudiants internationaux, les collèges en région ne sont pas en reste. Ainsi, au cégep de Matane, 26% de la clientèle vient de l'étranger. Et les établissements de Jonquière, Chicoutimi ou encore Rimouski présentent eux aussi des taux remarquables.

« Pour plusieurs cégeps en région, la démographie est un véritable défi, explique M^{me} Thériault. De sorte que pour remplir leurs cohortes et s'assurer de pouvoir maintenir une offre complète, ils doivent essayer de recruter à l'extérieur de leur bassin. Dans les grandes villes, mais aussi de plus en plus à l'international. »

Et surtout en France, d'ailleurs, pays de provenance de 63% d'entre eux, selon une étude menée par la Fédération des cégeps. Ce qui les attire? La beauté de nos régions, répond la directrice des affaires internationales un peu à la blague. Mais surtout la qualité des formations techniques, considérées à l'étranger comme très pratiques, le nombre important de laboratoires, etc. 86%

des étudiants étrangers sont en effet inscrits dans un programme technique.

La grande qualité de vie au Québec en général, et à Montréal en particulier, régulièrement citée dans les enquêtes internationales sur le sujet, fait partie des critères quand vient le temps pour un étudiant européen, asiatique ou africain de faire le choix d'aller faire ses études ailleurs, croit lui aussi Guy Lefebvre, vice-recteur aux affaires internationales et à la francophonie à l'Université de Montréal. La qualité des universités et autres établissements d'enseignement supérieur, qui se classent régulièrement parmi les meilleurs au monde, également.

« Mais il y a plus que ça, ajoute-t-il. Il y a une ambiance dans nos établissements. Les professeurs sont accessibles, c'est facile d'avoir un rendez-vous, de discuter avec eux. Les étudiants étrangers qui ont étudié ici et qui reviennent chez eux, dans leur

pays, sont nos meilleurs représentants. Ils donnent envie aux autres de venir vivre une expérience ici... malgré l'hiver! »

Toujours plus

En 2015, 38 000 étudiants étrangers fréquentaient un établissement universitaire au Québec. Parmi eux, 9316 à l'Université de Montréal, HEC et Polytechnique comprises. Mais M. Lefebvre ajoute à ce chiffre près de 10 000 étudiants ayant le statut de résident permanent, soit un total de plus de 19 000 têtes, 29% de la clientèle de l'UdeM.

« Je suis persuadé que le Québec et le Canada vont attirer encore plus d'étrangers dans leurs universités dans les prochaines années, indique-t-il. Du fait du contexte économique et politique dans le monde notamment. L'élection de Donald Trump aux États-Unis refroidit les Mexicains, et ils vont être plus nombreux à se tourner vers

VOIR PAGE H 4 : QUÉBEC



Sylvie Thériault



Guy Lefebvre

CHOISIR L'ÉDUCATION



fneeq CSN
Fédération nationale des enseignantes et des enseignants du Québec

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

INTERNATIONALISATION

Se méfier des dérapages

PIERRE VALLÉE

Collaboration spéciale

L'enseignement supérieur au Québec est-il en train de se marchandiser? Selon Sylvain Marois, vice-président, regroupement université à la Fédération nationale des enseignantes et enseignants du Québec (FNEEQ-CSN), la réponse à cette question est oui.

Mais il admet d'emblée que cette marchandisation ne se fait pas de la même manière au Québec que dans d'autres contrées. «Le financement de l'enseignement supérieur au Québec est essentiellement public et outre les compressions des dernières années, il est demeuré relativement stable au fil des ans. Nous n'avons donc pas à craindre l'intrusion du secteur privé dans le financement de l'enseignement supérieur.»

La menace, selon lui, vient d'ailleurs et la marchandisation prend ici une forme plus pernicieuse. «Le glissement se fait plutôt du côté de la gouvernance des établissements d'enseignement supérieur qui, elle, se privatise en douce. On note maintenant un nombre grandissant de dirigeants universitaires qui n'ont pas suivi le parcours régulier, soit celui d'abord professeur, et ensuite chef de département puis doyen de faculté avant d'être nommé recteur. De plus, les universités ont embauché depuis une quinzaine d'années une armada de cadres et de gestionnaires.» Cet état de fait, à son avis, nuit à la collégialité. «Quel est alors le rôle du corps professoral dans la gouvernance de l'établissement si les postes de dirigeants sont octroyés à des personnes qui proviennent hors de celui-ci?»

Conséquences

En plus de nuire à la collégialité, cette privatisation de la gouvernance par la bande peut entraîner plusieurs changements dans le fonctionnement des universités. Sylvain Marois croit que ces changements peuvent même affecter la mission première des maisons d'enseignement supérieur. «L'enseignement supérieur, et de façon plus large l'ensemble du système d'éducation, est un service public. Il ne faudrait pas que ce service public, sous l'effet de cette privatisation de la gouvernance, se transforme en une offre de services.»

Il craint aussi que cette privatisation de la gouvernance pousse les établissements d'enseignement supérieur à s'engager davantage dans une démarche de marchandisation de



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Sylvain Marois, vice-président, regroupement université à la Fédération nationale des enseignantes et enseignants du Québec (FNEEQ-CSN), redoute la privatisation de la gouvernance des universités.

l'éducation. «Si les dirigeants et les gestionnaires se mettent à évaluer la pertinence des cours à la seule aune de la rentabilité, on peut aisément deviner où cela peut mener. Les cours jugés non rentables seront appelés à disparaître. On peut craindre que certains secteurs de l'enseignement, je pense notamment aux sciences humaines, soient alors grandement affectés.»

Cette crainte est d'autant plus justifiée, croit-il, qu'une certaine marchandisation de l'enseignement supérieur au Québec est déjà en cours. Il

«Aujourd'hui, au Québec, un nouvel étudiant universitaire sur quatre provient de l'étranger»

donne en exemple la concurrence que se livrent entre eux les établissements d'enseignement supérieur au Québec. «Depuis quelques années, les établissements d'enseignement supérieur ont développé plusieurs campus satellites, souvent situés à proximité d'un autre établissement. Le dernier en liste est le campus satellite de HEC, situé au centre-ville de Montréal, là où il y a déjà une offre abondante avec les écoles de gestion de l'UQAM, McGill et Concordia. Est-ce vraiment nécessaire? Je ne le crois pas. D'autant plus que c'est de l'argent public qui va financer la construction. Je suis toujours consterné de voir dans le métro autant de publicités vantant les mérites de telle ou telle université. Bien sûr, les établissements d'enseignement

supérieur doivent se faire connaître, mais à ce point? Je vois là la preuve que les établissements sont plus enclins à se concurrencer qu'à collaborer entre eux.»

L'attrait de l'étranger

Depuis un certain temps, les universités québécoises ont tissé de nombreux liens avec des conseurs étrangères. Le monde universitaire s'internationalise, ce qui permet des collaborations entre professeurs et chercheurs de divers établissements et facilite les échanges étudiants. Si cette internationalisation a du bon à ses yeux, Sylvain Marois tient toutefois à faire une mise en garde. «L'internationalisation de nos universités, si poussée à outrance, peut mener à un dérapage. Déjà, on constate que nos établissements d'enseignement supérieur ont un appétit toujours grandissant pour les étudiants étrangers.

Aujourd'hui, au Québec, un nouvel étudiant universitaire sur quatre provient de l'étranger. La crainte que j'ai, c'est que ce désir d'attirer à tout prix des étudiants étrangers fera en sorte que nos établissements seront tentés de développer davantage de programmes en fonction des besoins de ces étudiants étrangers, et même à offrir de plus en plus de programmes en anglais. Le rôle de l'université québécoise n'est pas de former des étudiants

étrangers, mais plutôt de répondre en premier aux besoins des étudiants québécois.»

Autre preuve, selon lui, des dangers de l'internationalisation à outrance sont les palmarès universitaires internationaux. «Peu importe le palmarès, et les règles qui permettent de l'établir, l'intérêt est d'y faire bonne figure. On dit de ces palmarès qu'ils permettent l'émulation, mais au fond, ils servent surtout d'outil de vente. Plus une université obtient une cote élevée, plus elle peut clamer que ses diplômés sont meilleurs et valent plus cher. C'est un argument pour attirer l'étudiant. Et cela peut même entraîner une université à adapter son fonctionnement uniquement dans le but de bien figurer dans un palmarès.»

Davantage de collégialité

Pour contrer cette marchandisation de l'enseignement supérieur, Sylvain Marois croit qu'il faut miser plutôt sur la collaboration entre les établissements que sur la concurrence. Et pour y arriver, il suggère d'ouvrir la gouvernance universitaire à plus de collégialité. «À cet égard, la FNEEQ a fait une proposition quant à la composition du Conseil des universités. Nous voulons que ce Conseil des universités ne soit plus que la seule affaire des recteurs et des rectrices. Ce Conseil doit être plus collaboratif, il doit s'ouvrir à l'ensemble de la communauté universitaire et privilégier une gouvernance plus collégiale.»

L'UQAM s'ouvre à ses étudiants d'ici et d'ailleurs

Chaque année, l'Université du Québec à Montréal (UQAM) emploie toutes sortes de stratégies pour attirer de nouveaux candidats. Toujours très populaires, les événements portes ouvertes figurent au sommet des moyens privilégiés par l'établissement pour y parvenir. Le 7 février prochain, l'Université tiendra l'un de ceux-ci. Misant sur une approche largement personnalisée, elle espère rejoindre un maximum de futurs étudiants.

ÉMILIE CORRIVEAU

Collaboration spéciale

«Les portes ouvertes sont des événements importants chez nous», indique d'emblée Marie de Moor, conseillère en recrutement étudiant à l'UQAM.

Tenues deux fois par année, soit en novembre et en février, elles constituent l'un des principaux moyens de l'université pour rejoindre ses futurs étudiants. Très courues, elles réunissent en général plus d'un millier de candidats potentiels.

«La plupart du temps, les gens qui participent à nos portes ouvertes sont là parce qu'ils veulent préciser leurs choix. Ce sont des cégépiens, des universitaires, de nouveaux arrivants ou des adultes qui souhaitent retourner aux études», précise Mylène Archambault, chargée de gestion au registraire de l'UQAM.

«Ce que nous cherchons à faire avec les portes ouvertes, poursuit-elle, c'est de faire vivre à ces gens-là l'expérience la plus agréable possible et leur permettre d'obtenir toutes les réponses à leurs questions au même endroit.»

Pour y parvenir, l'UQAM mise sur une approche largement personnalisée. D'ailleurs, pour ses prochaines portes ouvertes, elle a prévu une programmation à la fois très ciblée et à grand déploiement.

Un choix éclairé

C'est sur le thème Faites un choix éclairé qu'aura lieu l'événement. Tenu principalement au campus central de l'UQAM, dans le pavillon Judith-Jasmin, ce dernier se déploiera également au Complexe des sciences Pierre-Dansereau.

«Tous nos programmes seront représentés», signale M^{me} Archambault. Il y aura plusieurs kiosques d'information où les visiteurs pourront se renseigner. Ils pourront y rencontrer autant des professeurs que des étudiants, des diplômés et des coordonnateurs de programmes.»

«Il y aura aussi des gens qui seront là pour répondre aux questions du public sur l'aide financière et des conseillers en information scolaire pour accompagner les visiteurs qui chercheront à préciser leurs choix», ajoute M^{me} de Moor. Les gens de l'admission seront aussi présents pour livrer de l'information sur des questions comme les exigences particulières à certains programmes ou l'admissibilité des détenteurs de diplômes étrangers.»

Les organisateurs de l'événement ont également prévu plusieurs visites guidées de l'établissement. Celles-ci seront menées par des étudiants. Les participants pourront notamment visiter le campus central de l'université, sa bibliothèque, son centre sportif et ses résidences universitaires. Ils pourront aussi profiter de l'occasion pour interroger les guides sur leur

vécu à l'UQAM.

«Certaines facultés ont aussi prévu des visites plus spécifiques de leurs locaux et installations», relève M^{me} Archambault. Plusieurs départs auront lieu pendant l'événement.»

Parallèlement, tout au long des portes ouvertes, près d'une trentaine de conférences gratuites portant sur une panoplie de sujets seront offertes par des professeurs et des responsables de programmes de l'UQAM.

«Il y aura aussi quelques activités où des diplômés viendront parler de leur parcours», note M^{me} Archambault. Pour les gens qui s'intéressent à notre offre, c'est sûr que ça leur permettra de mieux saisir ce qui les attend s'ils choisissent d'étudier chez nous.»

Vaste présence sur les médias sociaux

Afin de joindre les aspirants universitaires qui ne pourront se déplacer pour prendre part aux portes ouvertes du 7 février, l'UQAM a prévu être très active sur les réseaux sociaux pendant l'événement.

«Des conseillers seront derrière leur clavier pour répondre aux questions des futurs étudiants», précise M^{me} de Moor. Notre page Facebook [Futurs étudiants de l'UQAM] sera aussi très animée. Certains de nos étudiants vont se promener dans l'Université et prendre le pouls de l'événement pour permettre aux gens de vivre les portes ouvertes en direct, même s'ils sont à la maison.»

L'Université véhiculera aussi des informations ainsi que des images de l'événement sur ses comptes Instagram, Twitter et Snapchat.

«C'est la première année que les portes ouvertes sont couvertes de manière aussi dynamique sur les réseaux sociaux», spécifie M^{me} de Moor. Cette présence accrue fait partie de notre stratégie pour mieux rejoindre les futurs étudiants. Comme la plupart d'entre eux sont connectés en permanence, on estime qu'un des meilleurs moyens pour les rejoindre directement et leur transmettre de l'information, c'est d'utiliser de façon optimale les réseaux sociaux.»

Cette couverture en direct permettra également aux futurs étudiants étrangers de découvrir l'UQAM de manière plus dynamique que par les voies traditionnelles.

«On constate que les futurs étudiants étrangers utilisent beaucoup les médias sociaux pour se renseigner, alors on s'efforce d'aller au-devant de leurs questionnements et de leur transmettre le plus d'informations pertinentes possible par ces canaux», confie M^{me} Archambault.

En prévision de l'événement, l'UQAM a concocté une page Web contenant une foule d'indications sur celui-ci. Pour la consulter: <https://etudier.uqam.ca/portes-ouvertes/portes-ouvertes>



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La présence en direct de l'UQAM sur les réseaux sociaux lors de sa journée portes ouvertes permettra aux futurs étudiants étrangers de découvrir l'université de manière plus dynamique.

AGENCE
UNIVERSITAIRE
DE LA FRANCOPHONIE

17^e
Assemblée
Générale
MARRAKECH

17^e Assemblée générale
de l'Agence universitaire
de la Francophonie

L'Agence universitaire de la Francophonie est une des plus importantes institutions d'enseignement supérieur et de recherche au monde. À l'occasion de sa 17^e Assemblée générale, elle rassemblera des recteurs, présidents et directeurs d'établissements de plus de 800 institutions universitaires du 10 au 12 mai 2017, à Marrakech, au Maroc.

Cet événement est un des rares forums universitaires au monde à pouvoir réunir des représentants d'établissements d'enseignement supérieur et de recherche issus de monde entier. Elle est une occasion unique de réseautage, d'échanges et de partage de bonnes pratiques.

Pour en savoir plus : ag2017.auf.org/

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



UNIVERSITÉ CONCORDIA

L'Université Concordia se taille une excellente réputation avec ses programmes novateurs tels que le programme interdisciplinaire en design et la mineure en dessin de jeux numériques, entre autres.

Concordia se donne les allures d'une université *West Coast*

L'Université Concordia mise sur l'innovation. Encore toute jeune, elle élabore de nouveaux programmes à l'avant-garde du savoir contemporain dans des domaines comme l'écologie, le design et la conception de jeux; et elle se tourne vers une recherche inventive notamment en aérospatiale, en génomique et en cybersécurité. Son «provost», Graham Carr, en dégage les lignes de force.

RÉGINALD HARVEY
Collaboration spéciale

Après avoir occupé ce poste par intérim durant plusieurs mois, il est entré officiellement en fonction en septembre 2016. Il était auparavant vice-recteur à la recherche et aux études supérieures. Le «provost» de Concordia est en fait le vice-recteur exécutif aux affaires universitaires et, à ce titre, il figure en quelque sorte comme le bras droit du recteur, qui couvre le long et le large des activités universitaires dans ce secteur: «Je m'occupe aussi beaucoup des questions opérationnelles au sein de l'université», signale M. Carr.

Il considère que le moment était fort approprié au moment où la direction lui a confié ce poste parce que sa nomination coïncidait avec le lancement d'un nouveau positionnement stratégique échelonné sur deux ans: «Le défi consiste maintenant à travailler avec mes collègues pour offrir les résultats escomptés concernant cette planification qui est axée sur nos enjeux pédagogiques, sur la définition d'une nouvelle programmation offrant davantage d'opportunités à nos étudiants, et sur le développement d'une recherche créative et de ses impacts.»

Jeune, fière de l'être en mouvement

Concordia compte peu d'années d'existence pour un établissement universitaire, ce dont Graham Carr se félicite: «Nous sommes un établissement jeune et il existe des classements mondiaux qui indiquent que nous sommes la seule université canadienne qui a moins de 50 ans d'histoire.» Cela se reflète dans le «type de programmation que nous offrons et qui nous distingue», renchérit-il.

L'université est reconnue pour la richesse de son curri-

culum dans le domaine des beaux-arts, mais elle se démarque particulièrement à ce chapitre du point de vue des arts médiatique et numérique: «Il en va de même dans le milieu de la recherche, avec le Centre Hexagram qui est très connu dans l'univers des arts médiatiques, à Montréal et à travers le monde.»

Des programmes novateurs font leur apparition sur ce plan, et il en fournit quelques exemples: «On a lancé cette année un programme interdisciplinaire en design qui consolide notre position de force à ce chapitre au Québec. En même temps, on propose une mineure en dessin de jeux numériques, qui s'articule autour de notre très grand centre dans cette discipline; il regroupe des chercheurs en provenance de nos

Facultés des beaux-arts, de génie et des sciences sociales.» Le centre participe de plus à l'essor économique de Montréal, ville par excellence de l'univers du jeu vidéo.

De plus, la Faculté de génie et d'informatique offre un certificat en innovation, technologie et société; dans le cadre de celui-ci, des cours pratiques sont présentés au District 3, l'incubateur d'entreprises de l'Université qui était lauréate en 2016 du prix Start Up Canada «Entrepreneur Support Award».

Au-delà des arts...

Il y a les beaux-arts qui façonnent en grande partie la personnalité de l'établissement, mais il y a aussi des champs de recherche qui forment son identité, comme le rapporte le vice-recteur: «On fait beaucoup de recherche dans le secteur de l'aérospatiale et nous sommes un des chefs de file au Canada dans les travaux sur la génomique structurale et fonctionnelle [non humaine]; couplée avec la biologie de synthèse, celle-ci constitue vraiment un des élé-

ments de la quatrième révolution industrielle.»

Et il y a toute la question de la cybersécurité qui retient l'attention des chercheurs dans un environnement technologique dont l'être humain ne saurait plus se passer: «Depuis une dizaine d'années, on possède probablement, dans notre Faculté de génie, le plus grand centre de recherche en sciences de l'information et en cybersécurité.» En collaboration avec Hydro-Québec et Thales (systèmes électroniques), une nouvelle chaire de recherche s'attaque au piratage informatique et poursuit présentement, à cet endroit, l'objectif d'obtenir des avancées dans la protection des systèmes informatisés décollant des services publics essentiels.

Un profil plutôt diversifié

Environ 75% des étudiants de Concordia viennent du Québec, «ce qui est très important pour nous parce que nous sommes très liés à la communauté montréalaise, mais aussi à la communauté québécoise», assure Graham Carr. Il y a une présence du français dans cette université anglophone: quelque 9500 des étudiants inscrits cette année (46 000 au total) sont des francophones qui viennent du Québec et de la Francophonie.

À l'intérieur de l'établissement, la langue d'usage est l'anglais et il en va de même en général pour l'enseignement dispensé. Mais l'université collabore étroitement avec le gouvernement du Québec et avec le milieu industriel pour fournir du soutien en français aux étudiants, particulièrement ceux des 2^e et 3^e cycles: «On veut de la sorte les appuyer afin qu'ils décident de rester ici à la fin de leurs études.»

Les étudiants étrangers forment à peu près 17% de la clientèle. Les pays qui sont le plus représentés au baccalauréat sont la Chine et la France; ce sont ceux de la Chine, de l'Inde, de l'Iran, des États-Unis et de l'Arabie saoudite qui sont en plus grand nombre aux 2^e et 3^e cycles. Il considère que l'accueil de ces gens revêt une importance majeure, «car pour nous, la diversité, en tant qu'université novatrice, est un facteur clé. C'est une richesse non seulement du point de vue

social et culturel, mais c'est un enrichissement sur le plan de la recherche, car on a quelque 17 000 étudiants en maîtrise et doctorat; 45% d'entre eux vien-

nent de l'étranger.»

Ces données illustrent que Concordia fait partie intégrante de la vie universitaire montréalaise: «On est très

chanceux d'être une université présente à Montréal, qui figure parmi les dix premières villes universitaires à travers le monde.»

Portes ouvertes

SAMEDI 11 FÉVRIER



Informez-vous sur tous nos programmes aux trois cycles d'études

USherbrooke.ca/portes-ouvertes



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Portes ouvertes en hiver, une première

Pour la première fois cette année, il y aura une journée portes ouvertes en hiver à Concordia. Tous les départements seront représentés dans les deux campus à cette occasion, le dimanche 12 février, de 10 h à 16 h.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Trois campus, un esprit de famille

CATHERINE GIROUARD

Collaboration spéciale

Un milieu de vie tissé serré, près de 400 programmes, trois campus, quelques nouveautés: c'est ce que l'Université de Sherbrooke présentera le 11 février aux 2000 à 3000 visiteurs attendus, pour sa journée portes ouvertes.

«*Avant de venir nous voir, il faut absolument prendre connaissance de la programmation de nos trois différents campus*, souligne de prime abord Nicolas Grandmangin, directeur du recrutement et de l'appui à la réussite étudiante, section information, à l'Université de Sherbrooke. *La programmation varie d'un campus à l'autre. On ne peut pas aller à Longueuil pour se faire présenter le programme de génie, ça n'arrivera pas.*»

Le campus de Longueuil de l'Université de Sherbrooke offre en effet seulement trois programmes: le bac et la maîtrise en sciences infirmières, ainsi qu'un bac en administration des affaires (BAA). Ce dernier sera offert pour la première fois à l'automne 2017 sur la Rive-Sud de Montréal. Tant à Longueuil qu'à Sherbrooke, ce BAA offre maintenant huit spécialités, la fiscalité venant de s'ajouter au programme.

«*À partir de maintenant, on peut aussi bâtir son BAA sur mesure en réunissant deux spécialités, sous la forme de concentrations, pour répondre aux besoins et intérêts de chacun*», explique M. Grandmangin. Les étudiants du campus de Longueuil qui souhaiteraient s'inscrire à une double concentration doivent par contre choisir «*Entrepreneuriat*» dans leur



Parmi les quelque 40 000 étudiants, près de 2300 provenaient de l'international l'an dernier, ainsi que de 88 pays et territoires.

combo, «*cet aspect du programme étant offert en collaboration avec nos partenaires régionaux*», spécifie le directeur du recrutement étudiant.

«*Le cœur de la journée portes ouvertes se passe par ailleurs à Sherbrooke*», continue M. Grandmangin, où près de 400 programmes sont proposés dans le campus principal et le campus de la Santé. Pour faciliter les déplacements, un système de transport par auto-

bus est offert gratuitement le 11 février à partir de Montréal, Longueuil, Granby, Québec et Drummondville. Il suffit de s'inscrire sur le Web.

De 9h30 à 15h, des visites guidées des campus et de la ville de Sherbrooke seront offertes régulièrement. Les lieux clés des campus, comme le centre culturel, le centre sportif et les résidences, ouvriront bien entendu leurs portes aux curieux toute la journée.

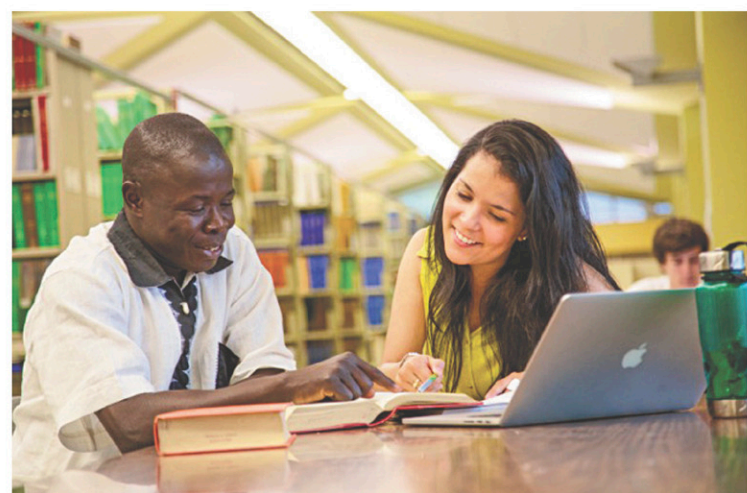
Les intéressés pourront aussi assister aux conférences abordant trois différents sujets: les maîtrises, les bourses de recherche et la reconnaissance des acquis. «*Des activités sont bien entendu organisées dans toutes les facultés pour présenter les programmes*», ajoute Nicolas Grandmangin.

Deux nouveaux programmes en génie

L'Université de Sherbrooke ajoute aussi dès l'automne deux nouveaux programmes de génie à l'offre de son campus principal: génie robotique et génie du bâtiment.

«*On parle de plus en plus du rôle des robots dans la société; c'était important pour nous de nous positionner avec un bac sur la robotique*, fait valoir M. Grandmangin. *Et avec notre bac en génie du bâtiment, nous devenons la seule université du pays à offrir cette formation en français. Des notions de génie du bâtiment sont déjà enseignées en génie civil, mais nous avons bâti un programme à part pour se concentrer exclusivement sur les notions de génie du bâtiment qui formera des ingénieurs à la conception intégrée de bâtiments durables.*» L'Université de Sherbrooke se classe d'ailleurs au 18^e rang mondial du classement international en développement durable GreenMetric World University Ranking sur 516 universités participantes.

Autre nouveauté: le doctorat en médecine a quant à lui connu une importante actualisation. «*Le programme avait déjà été amélioré et adapté, mais c'est la première fois depuis 1987 qu'on en fait une révision entière et complète*», fait valoir le directeur du recrutement. Dorénavant, les apprentissages seront centrés sur des situations cliniques réelles. L'enseignement représentera



PHOTOS UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

«*Quand on donne un micro aux étudiants, le mot "famille" sort très souvent de leur bouche pour parler de leur université*»

Nicolas Grandmangin, directeur du recrutement et de l'appui à la réussite étudiante, section information, à l'Université de Sherbrooke

davantage la réalité du médecin et donnera une vision globale de la santé et du corps humain. Le matériel pédagogique sera aussi entièrement numérique.

Une grande famille

«*La vie étudiante est très active et vivante à l'Université de Sherbrooke, c'est un de nos éléments distinctifs reconnus*», souligne aussi Nicolas Grandmangin. Plus de 82% des étudiants de l'Université de Sherbrooke proviennent de l'extérieur de l'Estrie. «*Ils veulent donc se recréer une communauté en arrivant ici*, fait-il valoir. *La vie étudiante prend forme naturellement et est très dynamique.*»

Et parmi les quelque 40 000 étudiants, près de 2300 provenaient de l'international l'an dernier, ainsi que de 88 pays et territoires. «*L'internationalisation, à l'Université de Sherbrooke, on ne la voit pas comme une fin mais comme un moyen*, explique Pascal Lafrance, directrice générale de l'agence des relations internationales de l'établissement. *Ce n'est pas tout le monde qui a l'esprit voyageur. En accueillant des étudiants internationaux, on fait bénéficier à tous d'un milieu d'études culturellement diversifié, ce qui contribue à faire de nos étudiants des citoyens du monde. Ça fait partie de notre*

mission d'enseignement.»

«*Le recrutement à l'étranger s'inscrit toujours de manière cohérente avec la stratégie de l'Université qui priorise l'innovation, l'entrepreneuriat et les partenariats*», continue M^{me} Lafrance. Plusieurs partenariats et projets ont ainsi été créés avec des universités à travers le monde, comme la mise en commun avec l'Université de Lyon des écosystèmes de soutien au lancement d'entreprise afin d'offrir un réseau élargi aux étudiants.

Est-ce plus difficile d'attirer des étudiants étrangers à Sherbrooke qu'à Montréal ou Québec? «*Durant une mission de recrutement, c'est certain que Montréal n'a pas besoin de dire où elle est sur une carte! compare M^{me} Lafrance en riant. Mais on remarque qu'il y a un bon nombre d'étudiants qui ne cherchent pas à aller dans la métropole. Ils se tournent alors naturellement vers Sherbrooke. Ils savent qu'ils y trouveront une communauté à taille humaine où ils auront du soutien.*»

«*Quand on donne un micro aux étudiants, le mot "famille" sort très souvent de leur bouche pour parler de leur université, renchérit fièrement Nicolas Grandmangin. Le campus est une ville dans la ville qui offre plusieurs services aux étudiants, mais surtout un nouveau lieu de vie.*»

JOURNÉE PORTES OUVERTES 29 janvier 2017 de 10h à 16h

1100, rue Notre-Dame Ouest (angle Peel) | Montréal ☎ Bonaventure
www.etsmtl.ca/portesouvertes

LA RECHERCHE ÉTS NOTRE MOTEUR.

ÉCOLE DE TECHNOLOGIE SUPÉRIEURE

Université du Québec

ÉTS

Le génie pour l'industrie

QUÉBEC

SUITE DE LA PAGE H 1

nous. L'Europe semble également de plus en plus protectionniste, et ce sont aussi les attaques terroristes qui font peur aujourd'hui. Sans parler du chômage. Les étudiants entrevoient de l'espoir au Canada, pays considéré comme pacifique et sécuritaire.»

Le vice-recteur insiste également sur le fait français, notamment pour ce qui est de l'Université de Montréal.

«*Il s'agit d'une des rares universités francophones en Amérique du Nord*, souligne-t-il. *Et elle fait partie des cinq meilleurs établissements d'enseignement supérieur au Canada. C'est important, car de récentes études démontrent qu'en matière d'employabilité, après l'anglais et le mandarin, le français est la troisième langue qui intéresse les recruteurs.*»

Guy Lefebvre reconnaît cependant que le nombre d'étudiants français a baissé ces dernières années, à la suite de l'augmentation de leurs droits de scolarité. Une baisse dans les inscriptions au premier cycle qu'une légère augmentation dans les cycles supérieurs ne parvient pas à combler. C'est dommage confie-

til, ajoutant que cependant, l'Université a aujourd'hui la volonté de diversifier la provenance de ses étudiants étrangers.

«*Parce que c'est aussi une façon pour nos étudiants québécois qui ne vont pas vivre une expérience à l'étranger d'évoluer dans un contexte international et de côtoyer d'autres cultures*, explique-t-il. *À l'UdeM, 7,5% des étudiants seulement font un séjour à l'étranger durant leurs études. C'est plus qu'à l'échelle canadienne, avec 3,1%, mais c'est bien moins qu'en Europe, par exemple, où les taux avoisinent plutôt les 20%. Ce multiculturalisme à l'intérieur de l'université est donc un atout pour ceux qui ne bougent pas, alors même que sur le marché de l'emploi, la société est telle qu'ils auront certainement à travailler avec des collègues étrangers.*»

Même constat du côté des cégèpes. Sylvie Thériault affirme que ce multiculturalisme dans les collèges est un atout pour les autres étudiants et parfois, en région, un premier contact avec des cultures étrangères.

«*À Baie-Comeau ou à Matane, les jeunes n'ont pas vraiment l'occasion de côtoyer des étrangers*, souligne-t-elle. *Les jeunes et les moins jeunes d'ailleurs. Ces étudiants internationaux modifient le paysage de la région. Ils ne vivent pas reclus. Ils ont un appartement, ils vont faire leurs courses, vont boire un verre. C'est une expérience multiculturelle pour toute la région.*»

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

TELUQ

Une université à part entière

CLAUDE LAFLEUR

Collaboration spéciale

L'enseignement à distance est en plein essor, rapporte Caroline Brassard, directrice de l'enseignement et de la recherche à la TELUQ, la seule université francophone en Amérique du Nord à offrir tous ses cours à distance. «*Nous sommes une université à part entière, au même titre que l'ENAP et l'UQAM, précise-t-elle d'emblée. Nous faisons partie du réseau de l'Université du Québec.*»

Créée en 1972, la TELUQ est née d'un projet de télé-université expérimentale lancé dès les premières années de création de l'Université du Québec. Chaque année, quelque 20 000 étudiants y poursuivent leurs études, du 1^{er} au 3^e cycle. «*Nous avons développé une forte expertise dans plusieurs domaines — communication, sciences, administration, éducation, lettres... — dans les trois cycles universitaires*», ajoute-t-elle. À ce titre, la TELUQ fait partie d'un groupe sélect des universités à travers le monde où l'enseignement se fait entièrement à distance. «*Des universités "tout-à-distance" qui ont des dizaines d'années d'expérience, on peut les compter sur les doigts de la main*», précise Caroline Brassard. *Mais cela ne veut pas dire que d'autres universités ne font pas elles aussi de la formation à distance. Au contraire même, puisqu'il y en a de plus en plus...*»

La majorité des 20 000 étudiants inscrits à la TELUQ provient du Québec, mais également d'un peu partout à travers la francophonie. Il s'agit souvent de Québécois disséminés dans le monde, notamment une clientèle de militaires.

«*Nos cours sont autopportants*», indique M^{me} Brassard, *ce qui fait que, une fois que l'étudiant a son matériel, il n'a nul besoin d'être dans un endroit particulier pour suivre le cours.*» L'accompagnement se fait par l'entremise du téléphone, de Skype ou du courriel. Quant à l'évaluation des cours, qui doit se faire en salle, la TELUQ a conclu des partenariats avec nombre de pays afin de permettre aux étudiants de trouver un endroit pour faire leurs examens.

Vers l'autonomie de tous

La TELUQ a ainsi tissé des liens avec des partenaires africains, notamment au Sénégal et au Cameroun, ainsi qu'en Afrique du Nord et à Haïti. La



SOURCE TELUQ

Chaque année, quelque 20 000 étudiants font à la TELUQ leurs études, du 1^{er} au 3^e cycle.

TELUQ vise l'autonomie de ses partenaires, note M^{me} Brassard: «*Puisque nous souhaitons le développement des communautés, nous cherchons à équiper nos partenaires afin, par la suite, de leur conférer une certaine autonomie en formation à distance. Nous cherchons donc à voir quels sont leurs besoins, quelles expertises on peut leur transmettre et comment faire en sorte de favoriser leur développement et ainsi permettre à davantage d'étudiants d'accéder à de l'éducation.*»

«*Depuis l'arrivée en poste du nouveau directeur général, Martin Noël, on a ce souci de desservir tant nos francophones du Québec et hors Québec que les francophones des différentes communautés*», ajoute M^{me} Brassard. L'an dernier, Martin Noël est devenu le neuvième directeur

général de l'Université TELUQ. Quinze ans plus tôt, il amorçait sa carrière comme professeur de méthodes quantitatives et de gestion des opérations à la TELUQ, pour finalement devenir directeur des affaires académiques. Le nouveau directeur souhaite que l'enseignement supérieur devienne un réel projet de société.

«*Martin arrive dans une période où il y a beaucoup de bouleversements et où on est en présence de nombreuses universités qui se mettent à faire de la formation à distance*», relate Caroline Brassard. *C'est donc un très bon moment pour relancer les choses et voir jusqu'où on peut aller. Martin fait partie des gens qui travaillent à cette nouvelle façon de faire.*» «*Pour la spécialiste en formation à distance que je suis, c'est*

une excellente nouvelle, conclut-elle. Et si nous ne sommes plus

les seuls à faire de la formation à distance, nous possédons une

très vaste et longue expertise en la matière!»

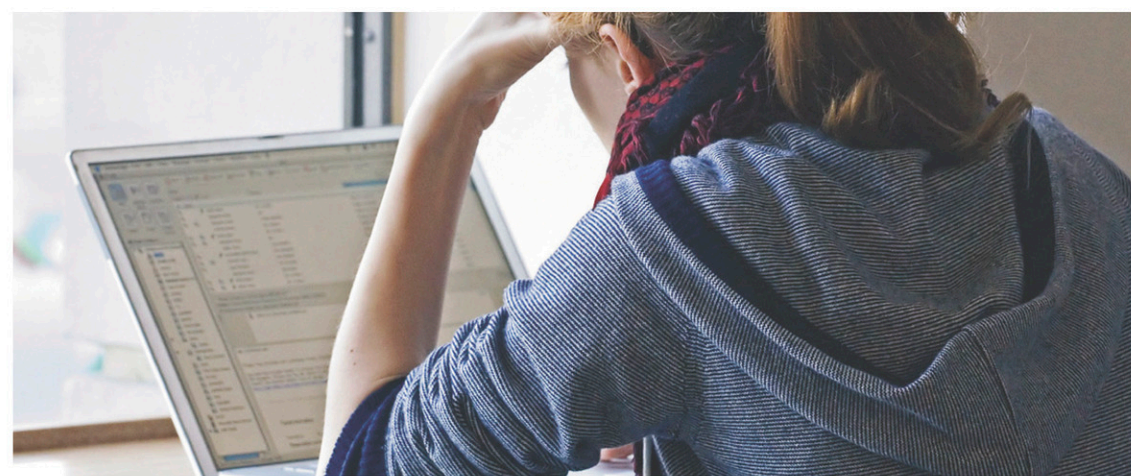
C'est beau la vie



Un traitement anticancer reçoit le feu vert pour la phase ultime des essais cliniques.

Place à l'inspiration

UQÀM



ISTOCK

La distinction entre formation à distance et en classe tend à être de plus en plus ténue, selon la nouvelle directrice de l'enseignement et de la recherche de la TELUQ, Caroline Brassard.

L'enseignement à l'ère de la mobilité

CLAUDE LAFLEUR

Collaboration spéciale

La nouvelle directrice de l'enseignement et de la recherche de la TELUQ, Caroline Brassard, a dirigé le comité scientifique du colloque sur la formation à distance «*Penser les organisations éducatives à l'ère de la mobilité*», qui s'est tenu du 7 au 10 novembre dernier.

Organisé par l'Université TELUQ et par l'École supérieure de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche de France, ce colloque a permis un premier partage transatlantique des plus récentes technologies et approches de formation à distance. Il a aussi permis d'anticiper les changements qu'impose la généralisation du numérique éducatif.

«*Ce colloque a cherché à regrouper l'expertise France-Québec et de toute la francophonie*», précise M^{me} Brassard. *Lors des échanges, on s'est rendu compte de l'importance de l'enseignement en tant que tel, et non pas des technologies qui favorisent*

certes l'apprentissage, mais qui ne sont pas le cœur de ce que peut devenir la e-éducation.»

Le colloque a aussi fait ressortir que la «*e-éducation*» — la formation à distance — s'applique tout aussi bien à l'enseignement au primaire et secondaire qu'au collégial et à l'université. Il a aussi fait valoir que l'enseignement par l'entremise du numérique touche à la fois la formation à distance que bien d'autres formes d'enseignement, a constaté cette professeure et chercheuse spécialisée en formation à distance.

«*Nous nous en allons de plus en plus vers des formations hybrides*», observe-t-elle, *et je dirai même que la distinction entre formation à distance et en classe tend à être de plus en plus ténue.*» Elle cite ainsi l'exemple de la «*classe inversée*», où on invite les étudiants à s'approprier la matière à l'extérieur de la classe afin de profiter du moment où tout le monde se retrouve en classe pour échanger. «*À ce moment-là, on bénéficie des avantages des deux formes d'enseignement*», souligne-t-elle ravie.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

L'ETS s'ouvre à Montréal, aux régions et au monde

MARTINE LETARTE

Collaboration spéciale

Lundi, l'équipe de l'École de technologie supérieure (ETS) et de nombreux étudiants seront mobilisés pour offrir une visite des lieux à ceux qui rêvent de prendre le chemin du génie. Alors que l'établissement tient en d'autres temps des activités particulières pour les étudiants étrangers, la journée portes ouvertes accueille des visiteurs de la région métropolitaine et une bonne proportion de gens des régions du Québec. Et ce n'est pas un hasard. L'ETS rembourse même les frais de déplacement de la visite aux étudiants québécois venus de loin.

«L'ETS a la mission de développer l'économie et la technologie au Québec, alors même si nous sommes basés à Montréal, nous mettons en place différentes stratégies pour favoriser la venue d'étudiants des différentes régions de la province», affirme Antoine Landry, directeur des communications à l'ETS.

L'école de génie a notamment 1200 lits en résidences et a développé une formule de baux qui facilite la vie des jeunes des régions.

«Notre objectif, c'est de les former et qu'ils puissent faire bénéficier leur région de leur expertise, alors nous les encourageons à retourner faire des stages dans des entreprises de chez eux», explique M. Landry. Nos étudiants peuvent résilier leur bail pour aller en stage, puis retrouver leur place dans la résidence à leur retour.»

Expliquer le génie appliqué

Les programmes de l'ETS sont conçus spécialement pour les diplômés de programmes techniques du cégep. Alors que ces jeunes techniciens sont recherchés sur le marché du travail, certains doivent se faire convaincre de l'intérêt de poursuivre leurs études à l'université.

«Nous leur expliquons qu'en sortant d'une école de génie, ils auront un travail plus stimulant, plus créatif et qui aura plus de rayonnement», affirme M. Landry. Nous leur montrons également comment nous formons de bons ingénieurs appliqués. Ces jeunes aiment le terrain et les expérimentations, alors nous leur parlons de notre formule d'enseignement avec stages rémunérés et nous leur ouvrons les portes de nos laboratoires les plus intéressants.»

Environ 200 visites par pe-



Lors de sa journée portes ouvertes, l'ETS rembourse les frais de déplacement de la visite aux étudiants québécois venus de loin.

MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

tits groupes, avec des guides étudiants, sont faites dans les différents départements pendant cette journée qui attire en moyenne 2500 personnes.

Pendant le parcours, les visiteurs peuvent échanger avec des professeurs-chercheurs. Ils ont aussi la chance de poser des questions aux étudiants actuels de l'école dans un petit espace lounge.

«Est-ce que la charge de travail est très lourde? Est-ce que les professeurs sont sévères? Est-ce que c'est vrai qu'un stage paye environ 15 000\$? Dans ce lounge, les visiteurs sont à l'aise de poser ce type de questions», affirme M. Landry.

L'ETS est aussi réputée pour ses activités parascolaires riches qui sont mises de l'avant lors de la journée portes ouvertes. Les 40 clubs étudiants sont présents lors de cet événement et font des démonstrations.

«Par exemple, on voit un drone voler dans une grande cage et un sous-marin auto-

nome dans une piscine, indique Antoine Landry. C'est assez spectaculaire.»

Les installations sportives, dont la salle d'entraînement avec vue panoramique sur le centre-ville, sont aussi mises en valeur.

Si la visite les a convaincus, ils peuvent s'inscrire à l'ETS en ligne sur place.

«L'an dernier, environ 200 inscriptions ont été faites le jour des portes ouvertes», affirme M. Landry.

Accompagner les étudiants étrangers

L'ETS compte maintenant 1500 étudiants étrangers, soit environ 15% de sa population étudiante totale. Peu d'entre eux font le voyage pour assister à la journée portes ouvertes, mais l'établissement a mis en place plusieurs services pour faciliter leur arrivée. D'abord, qui dit études à l'étranger dit beaucoup de papiers à obtenir!

Mélissa Levasseur Dupuis,

conseillère à la vie étudiante, services aux étudiants, reçoit une liste chaque semaine des nouveaux admis. Elle les contacte rapidement pour les

accompagner dans leurs démarches pour l'obtention de leurs permis d'études provinciaux et fédéraux, puis s'il y a lieu, de leur visa pour entrer au pays.

«L'an dernier, environ 200 inscriptions ont été faites le jour des portes ouvertes»

«Il y a beaucoup de papiers à réunir et c'est un processus très stressant pour les étudiants étrangers», constate-t-elle.

Ils doivent aussi s'adapter aux façons de faire québécoises.

«Dans bien des régions dans le monde, par exemple, on donne un horaire tout fait à l'étudiant alors qu'ici, il doit faire ses choix de cours, explique Mélissa Levasseur Dupuis. Nous faisons un webi-

naire pour leur expliquer comment s'y prendre.»

Elle jumelle aussi chaque étranger admis avec un étudiant actuel, souvent dans le même programme.

«L'étudiant étranger peut lui poser des questions concrètes sur le quartier où il a repéré un appartement, par exemple, ou sur la charge de travail, indique Mélissa. Parfois, ce jumelage se transforme en amitié.»

Une fois arrivés à l'ETS, ils ont aussi une séance d'accueil pour comprendre le fonctionnement de l'école, puis plusieurs ateliers pour rendre leur séjour plus agréable. Comment s'habiller pour être confortable en hiver? Comment se trouver un emploi à temps partiel? Quelles sont les meilleures activités pour profiter de l'hiver? C'est le genre de questions abordées dans ces ateliers.

Toutes sortes d'activités sont aussi organisées pour eux au cours de l'année scolaire, comme des cafés linguistiques ainsi que des sorties sportives et culturelles.

Lorsque leurs études achèvent, le travail de Mélissa Levasseur Dupuis se poursuit.

«Avec un diplôme d'une université québécoise et des expériences de stages dans des entreprises d'ici, plusieurs de nos étudiants étrangers ont déjà un emploi en terminant leurs études ou peuvent s'en trouver un facilement, indique-t-elle. C'est très facile pour eux d'obtenir un permis de travail et de faire une demande pour ensuite obtenir une résidence permanente. Je leur explique tout ça. Ils sont déjà intégrés dans la société québécoise, alors il faut les garder!»

Journée portes ouvertes à l'ETS
Lundi, 29 janvier,
de 10 h à 16 h
<http://portesouvertes.etsmtl.ca/>

UNIVERSITÉ SAINT-PAUL UNIVERSITY

Changez la face du monde.

DÉCOUVREZ NOS PROGRAMMES :

- Communications sociales
- Études de conflits
- Counselling et psychothérapie
- Innovation sociale
- Droit canonique
- Relations humaines
- Éthique publique et philosophie
- Théologie

FAITES VOTRE
DEMANDE
D'ADMISSION DÈS
MAINTENANT

POUR L'AUTOMNE
2017!

ustpaul.ca

223, rue Main, Ottawa ON
613-236-1393 | 1-800-637-6859

L'Université Saint-Paul est le collège fondateur de l'Université d'Ottawa (1948), avec laquelle elle a conservé un lien de fédération depuis 1965.

L'UNIVERSITÉ TÉLUQ
À L'ÈRE DE LA MOBILITÉ
DEPUIS 45 ANS

TELUQ.CA

TÉLUQ

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Les bonnes ondes de Polytechnique

STÉPHANE GAGNÉ

Collaboration spéciale

Le Centre de recherche avancé en micro-ondes et en électronique spatiale (Poly-Grames) est très représentatif de l'attraction qu'exerce l'École polytechnique de Montréal à l'international. Depuis dix ans, le nombre d'étudiants étrangers à Polytechnique a doublé. Cet attrait est encore plus impressionnant du côté des étudiants inscrits au doctorat et à la maîtrise de type recherche. Dans le premier cas, ils représentaient, en 2015-2016, 53% de tous les étudiants (alors qu'ils étaient 20% en 2006) et dans le deuxième cas, c'est 45% (alors qu'ils étaient 25% en 2006).

Le cas de Poly-Grames

Créé il y a 25 ans, Poly-Grames est le plus grand centre canadien dans le domaine des micro-ondes, des radiofréquences et des technologies sans fil. Il jouit d'une réputation internationale. L'équipe compte plus d'une centaine de personnes, dont 10 professeurs-chercheurs, 46 étudiants au doctorat, 13 au niveau postdoctorat et 20 étudiants à la maîtrise. « Parmi ces étudiants, 70% proviennent de l'étranger, précise le Pr Ke Wu, directeur du centre. Ici, c'est les Nations unies. Nous avons des étudiants de partout dans le monde. Depuis plusieurs années, beaucoup viennent d'Europe [France, Allemagne...] et plus récemment d'Asie, du Moyen-Orient et d'Amérique latine. » Cet attrait des étudiants étrangers pour Poly-Grames est relativement récent. Car avant 2003, la situation était inversée. Les étudiants locaux représentaient 70% de tous les étudiants du centre, selon Ke Wu.

Ke Wu, lui-même d'origine chinoise, croit que ces contacts avec la Chine ont contribué à faire connaître Polytechnique dans ce pays et à hausser le nombre d'étudiants en provenant. Cela a aussi eu un certain effet sur d'autres pays asiatiques et du Moyen-Orient, selon lui. Le rayonnement international de ce centre y est aussi pour beaucoup.

Un centre qui rayonne à l'international

Poly-Grames, de renommée internationale, contribue depuis longtemps au rayonnement mondial de l'École polytechnique, et cela se poursuit encore aujourd'hui. « Presque tous les chercheurs reconnus dans le domaine de la recherche sur les micro-ondes sont passés ici, affirme Ke Wu. Nous collaborons aussi fréquemment avec des chercheurs d'institutions prestigieuses, comme le MIT, et les industries qui œuvrent dans le secteur. »



Le Pr Ke Wu et le technicien Jules Gauthier au centre Poly-Grames.

Le professeur Ke Wu a lui-même un curriculum vitae impressionnant et il est connu internationalement dans son domaine. Lui et le professeur-chercheur Raman Kashyap, aussi membre de Poly-Grames, sont membres de la Société royale du Canada. Ils sont les deux seuls professeurs de l'École polytechnique à en être membres.

Le directeur de Poly-Grames a aussi à son actif plus de mille publications dans des revues scientifiques réputées telles que *Applied Physics Letters* et *Microwave Magazine*. À cela, il faut ajouter les publications des autres chercheurs de Poly-Grames. Ke Wu a été, l'an dernier, président de la Microwave Theory and Techniques Society (MTT-S). Cet organisme, qui relève de l'Institut des ingénieurs électriciens et électroniciens (IEEE), compte 13 000 membres à travers le monde. M. Wu est le seul Canadien, à ce jour,

à avoir occupé la présidence du MTT-S.

Comme autre fait d'armes, Ke Wu a aussi présidé à l'organisation du Symposium international sur les micro-ondes qui s'est tenu au Palais des Congrès de Montréal en 2012. L'événement avait attiré plus de 15 000 participants et 1000 exposants venus de partout dans le monde. C'était la première fois depuis 1978 que cette conférence annuelle de l'IEEE-MTT-S se tenait à l'extérieur des États-Unis. Cela a contribué à faire connaître davantage Montréal, l'École polytechnique et, bien sûr, le centre Poly-Grames.

Des chercheurs réputés

Outre M. Wu, Poly-Grames compte aussi d'autres professeurs renommés tels que Raman Kashyap, grand spécialiste de la fibre optique et des lasers, Jean-Jacques Laurin, spécialiste des antennes, de l'électromagnétisme

Journées portes ouvertes

Les activités de recherche et d'enseignement qui se déroulent à Poly-Grames ne sont qu'une des facettes des activités de l'École polytechnique, la plus grande école de génie au Québec. Pour en connaître plus sur cette institution, l'École organise une journée portes ouvertes qui aura lieu le mardi 31 janvier, de 16 h à 20 h. Les étudiants intéressés pourront alors en apprendre davantage sur les conditions d'admission, le programme de stages rémunérés, les échanges à l'international, l'aide financière disponible, le logement, le soutien aux études, la vie étudiante et les perspectives d'emplois qui s'offrent aux diplômés. C'est un rendez-vous.

et des radars, et Julien Cohen-Adad, professeur adjoint qui codirige le Laboratoire de recherche en neuro-imagerie (NeuroPoly). Ce laboratoire développe des méthodes avancées en imagerie par résonance magnétique. On parle donc, ici, de recherches dans des secteurs de pointe. Ke Wu insiste d'ailleurs pour que les recherches entreprises à Poly-Grames soient hautement originales, utiles et qu'elles aient un grand impact.

Un centre appuyé par les gouvernements

Dans les différents laboratoires de Poly-Grames, on trouve des équipements de haute technologie dont la valeur s'élève à 35 millions de dollars. Pour acquérir ces équipements, Poly-Grames a bénéficié de fonds gouvernementaux, dont le Fonds canadien d'innovation (FCI) du gouvernement fédéral.

Ainsi, en 2000, une importante contribution du FCI, du gouvernement du Québec et de partenaires industriels a permis de créer un laboratoire de recherche sur les ondes millimétriques appelé FAME, pour Facility Advanced Millimeter-Wave Engineering. Comme cela est mentionné sur le site Internet du Poly-Grames, cette infrastructure a grandement contribué à assurer une notoriété internationale au centre.

« Nous recevons aussi beaucoup de subventions des gouvernements pour réaliser nos recherches, explique Ke Wu. Les équipements dont nous disposons et les subventions que nous obtenons sont bien sûr des ingrédients gagnants pour attirer chez nous des étudiants de partout dans le monde. »

CONCORDIA

PLACE À LA NOUVELLE GÉNÉRATION!

DU SIÈGE DE LA PENSÉE AU CŒUR DE LA SANTÉ

Les recherches menées au Centre PERFORM de Concordia aident à prévenir et à traiter les AVC et la démence ainsi qu'à éclaircir le lien entre maladies cardiovasculaires et déclin cognitif.

CONCORDIA.CA/DEJADEMAIN

Admission au cégep C'est le temps !

Abitibi-Témiscamingue
Ahuntsic
André-Laurendeau
Bois-de-Boulogne
Champlain
- campus Lennoxville
Drummondville
École Nationale d'Aérotechnique
Édouard-Montpetit
Gérald-Godin
Granby
Heritage
John Abbott
Lanaudière
- à l'Assomption
- à Joliette
- à Terrebonne
Lionel-Groulx
Macdonald College
Maisonville

Marie-Victorin
Montmorency
Outaouais
Rosemont
Saint-Hyacinthe
Saint-Jean-sur-Richelieu
Saint-Jérôme
Saint-Laurent
Shawinigan
Sherbrooke
Sorel-Tracy
Trois-Rivières
Valleyfield
Vanier
Vieux Montréal
Institut de technologie agroalimentaire
- campus Saint-Hyacinthe
Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec

sram.qc.ca

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

PORTES OUVERTES DANS LES CÉGEPS

Le meilleur moyen de faire les bons choix

Au cours de l'hiver, la majorité des 48 cégeps publics du Québec organisera une journée portes ouvertes. Un événement majeur dans le recrutement, qui permet aussi aux étudiants de faire leur choix et de s'y retrouver parmi les quelque 160 offres de formations à travers la province.

ALICE MARIETTE
Collaboration spéciale

« Le cégep, c'est une expérience éducative, mais c'est aussi une expérience de vie », lance le président-directeur général de la Fédération des cégeps, Bernard Tremblay. Evoquant le rapport Parent, qui voulait que le cégep soit avant tout « la chose de son milieu », M. Tremblay souligne que chaque collège a sa propre couleur et ses particularités. « À l'approche de nos 50 ans, nous constatons que les cégeps se sont construits au fil des ans par la communauté collégiale de leur milieu, ce qui a fait en sorte que, dans telle ou telle structure, on a mis l'accent sur un aspect ou un autre. »

Même son de cloche du côté du Service régional d'admission du Montréal métropolitain (SRAM). « Les cégeps sont de véritables milieux de vie, déclare Isabelle Moncion, la responsable des communications. C'est beaucoup plus que simplement le programme d'études que l'on va poursuivre. » En pleine période d'admission — les étudiants ont jusqu'au 1^{er} mars 23h59 pour faire leur demande auprès du SRAM —, M^{me} Moncion estime que se rendre aux journées portes ouvertes est très important dans le processus de réflexion. « Je pense que les portes ouvertes sont vraiment une occasion en or pour se faire une idée concrète de ce que peut vouloir dire commencer ses études collégiales, explique-t-elle. C'est aussi l'occasion de remettre en question quelques idées préconçues. »

Ces événements permettent donc de démystifier les études collégiales. « Lorsqu'un jeune visite un établissement en se disant "ici je me sens bien", cela lui permet de faire un choix éclairé qui, on l'espère, va le motiver tout au long de son parcours scolaire », explique M. Tremblay.

Garder l'esprit ouvert

Le SRAM conseille aux étudiants de ne pas se restreindre dans leurs choix. « Les jeunes peuvent commencer par aller visiter le cégep qui est près de chez eux, mais, en allant ailleurs, ils pourraient aussi découvrir quelque chose qu'ils n'avaient pas prévu au départ, se découvrir une passion peut-être pour un programme qu'ils ne connaissaient même pas », souligne M^{me} Moncion. Elle explique que certains programmes sont très demandés dans certaines régions, et moins dans d'autres. « Donc si un programme nous tient vraiment à cœur, il faut garder l'esprit ouvert, ne pas exclure la possibilité d'aller étudier ailleurs, car c'est quand même notre avenir et notre passion qui sont en jeu, relève-t-elle. Alors, en regardant partout, on pourrait trouver un établissement qui nous convient tout à fait et qui n'est peut-être pas celui auquel on avait pensé au départ. »

Afin d'élargir les possibilités, M. Tremblay recommande aux étudiants de visiter plusieurs structures et de poser un maximum de questions. « Un jeune qui est sûr de vouloir aller au cégep mais ne sait pas dans quel domaine s'inscrire a intérêt à en visiter le plus possible et à se laisser un peu imprégner par ce qu'il

verra et entendra », note-t-il. Par ailleurs, pour un jeune indécis par rapport au choix du collégial, le fait de visiter un cégep et de voir les possibilités de programmes lui permettra de faire le bon choix. « Il pourra apprendre qu'une des clés du système québécois, qui est envié à travers le monde, c'est que la création des cégeps a permis d'établir des lieux de maturation, où les parcours se croisent et où ils peuvent être sinueux », ajoute-t-il.

En effet, que le jeune soit inscrit au programme préuniversitaire ou technique, il a toujours la possibilité de changer de parcours. Loin d'être une faiblesse du système pour M. Tremblay, cela permet aux jeunes de ne pas perdre de temps. « Si un jeune s'aperçoit qu'il n'est pas heureux dans ce qu'il fait, il peut changer, et son parcours n'est pas perdu, car ce qu'il aura fait comme cours sera utilisé dans bien des cas, détaille-t-il. C'est aussi ça le cégep, permettre d'explorer ce qu'on a le goût de faire dans sa vie. »

Une démarche importante

La Fédération ainsi que le SRAM estiment que faire ce travail d'exploration est déterminant pour les étudiants. Comme la limite des admissions est le 1^{er} mars, ils recommandent aux jeunes de prendre le temps avant de faire leur choix définitif. En plus des portes ouvertes, les étudiants peuvent consulter le Guide pratique des études collégiales au Québec publié par le SRAM, qui les aidera à voir plus clair, et aller rencontrer les conseillers d'orientation présents dans les écoles. « Même si on n'est pas encore décidé, le mieux est de faire la demande en ligne pour être certain d'avoir un dossier complet, recommande toutefois M^{me} Moncion. Comme ça, il est toujours possible de changer de choix avant le 1^{er} mars, mais au moins on a la certitude que notre demande est complète. »

De son côté, M. Tremblay affirme que faire le choix des études collégiales est très important dans le parcours d'un jeune. « Lorsque nous sommes au primaire ou au secondaire le choix est fait par les parents, souvent il s'impose un peu par le contexte, alors que le cégep est le premier moment où il y a une liberté, assez large », note-t-il. Il estime que le Québec a encore des défis à relever, puisque, parmi les étudiants terminant leur Ve secondaire, 68% poursuivent leurs études au cégep. « Notre objectif devrait être que 100% des étudiants du secondaire continuent leurs parcours au collégial! », lance-t-il.

À l'approche des 50 ans de création des cégeps, la Fédération est en train de recueillir des témoignages de personnes passées par le collégial et qui sont aujourd'hui des références dans le monde des arts, du sport ou encore de la science. « Je pense que ces témoignages vont inspirer les jeunes qui se questionnent sur ce qu'ils vont faire plus tard et les inciter à se dire que le passage au collégial est une étape très riche », décrit M. Tremblay. Pour lui, il s'agit d'une fenêtre extraordinaire pour le reste de sa vie.

UNIVERSITÉ SAINT-PAUL

Une université catholique dans un monde en transformation

CLAUDE LAFLEUR
Collaboration spéciale

« L'autre jour, en sortant de mon bureau, je tombe sur un groupe d'étudiants qui suivait probablement un cours de théologie. Il y avait là un jeune moine bouddhiste [vêtu d'une grande robe], une religieuse [habillée en sœur], une jeune femme aux cheveux bleutés et un prêtre orthodoxe [dans sa toge noire]... Ça, c'est tout Saint-Paul! » lance émerveillée Michelle Veilleux, directrice du bureau international de l'Université Saint-Paul.

« Notre université, c'est vraiment ce mélange éclectique où tout le monde se côtoie, poursuit-elle. C'est la rencontre de gens qui ont des croyances et des convictions différentes, mais qui sont capables de se parler. »

Une autre caractéristique de la maison d'enseignement, située dans le campus de l'Université d'Ottawa, est le mélange des générations qu'on y trouve. « Ici, on ne peut jamais tenir pour acquis que quelqu'un dans la quarantaine est nécessairement membre de notre personnel, raconte M^{me} Veilleux. En fait, trois fois sur quatre, il s'agit d'un étudiant. Saint-Paul, c'est vraiment épatant! »

Université catholique ouverte à tous

L'Université Saint-Paul se distingue par bien des aspects, à commencer par son parcours historique. Fondée en 1848 en tant que collège d'Ottawa dirigée par les missionnaires Oblats, cette école devient en 1889 une université de droit pontifical. Puis elle prend le nom d'Université d'Ottawa en 1933. Enfin, en 1965, elle devient l'Université Saint-Paul et adopte deux chartes — l'une laïque et l'autre canonique —, ce qui est encore le cas de nos jours.

Du coup, on crée également une autre université — l'Université d'Ottawa —, les deux établissements formant un ensemble fédératif qui se partage nombre de services et de fonctions.

Saint-Paul est à présent une université dédiée aux sciences humaines tout en étant supervisée par l'archevêque d'Ottawa, qui représente le Saint-Siège auprès d'elle.

« Nous sommes une université catholique, mais ouverte à tous les autres, complètement ouverte, insiste Michelle Veilleux. Il n'y a qu'à voir la mixité que nous avons dans nos murs; on compte même une salle de prière pour les musulmans. Il y a vraiment de tout chez nous, c'est extraordinaire ici! »

Dédiés aux humanités

L'université compte quatre facultés — droit canonique, sciences humaines, philosophie et théologie — et offre sept programmes: communications sociales, counselling, psychothérapie et spiritualité, leadership transformatif et spiritualité, éthique publique, études de conflits, et innovation sociale.

« Nous sommes une université dédiée aux humanités », résume la directrice. Par exemple, notre programme counselling, psychothérapie et spiritualité tient compte de la spiritualité des individus. Il s'agit donc de traiter les gens compte tenu de leurs croyances profondes et de ce qui les motive. C'est là la grande différence avec la psychologie telle qu'on l'enseigne généralement dans les autres universités. »

Saint-Paul ne compte qu'environ 1100 étudiants, « ce qui fait que nous formons une belle petite communauté », relate M^{me} Veilleux. Le ratio professeur-étudiants est d'environ 1 pour 20-25 étudiants. « C'est dire que les profs connaissent leurs étudiants. Chez nous, ce ne sont pas des numéros, on connaît chacun d'eux. »

Changer la face du monde

De tout temps, l'université a accueilli des étudiants en provenance de l'étranger. Toute-

fois, cet intérêt s'est accentué ces cinq dernières années, rapporte la directrice du bureau international.

A présent, indique-t-elle, toutes les universités s'internationalisent. « Pourquoi? Parce que le monde d'aujourd'hui exige une plus grande ouverture. Il demande une connaissance des cultures et de plusieurs langues, ainsi qu'une compréhension des enjeux de l'heure. »

Par conséquent, on y cherche à intégrer le plus grand nombre possible d'étudiants en provenance de l'étranger. « Dans les faits, nous encourageons une mixité entre tous nos étudiants afin de générer en eux une ouverture sur le monde », explique-t-elle.

Rappelant que la devise de Saint-Paul est « Changer la face du monde », M^{me} Veilleux souligne que pour y parvenir, il faut d'abord apprendre à le connaître.

C'est ainsi que depuis 2012, les minorités deviennent de plus en plus « visibles » entre les murs de l'établissement. « On a davantage de minorités visibles », observe M^{me} Veilleux.

La plus grande proportion des étudiants internationaux provient des États-Unis, suivie de près par la France, puis par l'Afrique (notamment Nigeria, Congo et Cameroun) ainsi que le Brésil. Et désormais, l'université cherche à recruter du côté du Mexique.

Ces étudiants viennent principalement acquérir trois formations offertes par Saint-Paul: étude des conflits, éthique publique, et counsel-



SERGEI GRITS ASSOCIATED PRESS

Les négociations sur la Syrie qui se sont déroulées à Astana ont mis en lumière le rôle crucial des médiateurs qui s'efforcent de négocier la paix avec tous les acteurs du conflit syrien.

ling, psychothérapie et spiritualité. « Peu d'universités offrent une formation en étude des conflits — formation qui comprend également un volet médiation —, note Michelle Veilleux. Ces étudiants se destinent donc à devenir des médiateurs. »

Les atouts du bilinguisme

Comme il se doit à Ottawa, il s'agit d'une université bilingue. Ainsi, selon ce que l'étudiant désire, il peut suivre toute sa formation en français, en anglais ou dans les deux langues. L'avantage est que si un étudiant est plus ou moins

à l'aise dans une langue, il peut suivre un cours dans sa langue seconde et faire ses travaux dans la langue qui lui convient le mieux, note M^{me} Veilleux.

Pour les étudiants internationaux, c'est là un atout assez important puisque ce bilinguisme flexible peut leur permettre d'acquérir une ou deux langues. « Certains ressortent d'ici avec un double avantage: avoir acquis une formation tout en ayant appris ou perfectionné une ou deux langues », illustre Michelle Veilleux.

CHANGER LE MONDE ÇA S'APPREND

ET ÇA COMMENCE ICI

PORTES OUVERTES

31 JANVIER, 16 H À 20 H • polymtl.ca/changerlemonde

POLYTECHNIQUE
MONTRÉAL



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Le choix des études collégiales est très important dans le parcours d'un jeune, selon le président-directeur général de la Fédération des cégeps, Bernard Tremblay.